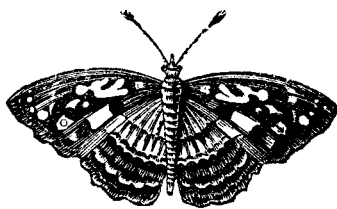


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

BAL A MA CAMPAGNE.

(FIN.)

La valse venait de commencer; chaque danseur entraînait rapidement une jeune fille, et formait mille cercles voluptueux: la musique me parut d'abord délicieuse, les femmes charmantes, les paroles enivrantes, mais peu à peu il me sembla que la musique devenait plus sévère, plus satanique; lorsqu'il s'échappait des paroles imprégnées de douceur et de gracieuseté, la musique paraissait forte et comme irritée; bientôt on eût dit des sons venus d'un autre monde; la valse continuait toujours, mais alors les femmes semblaient des sylphides dont les pieds glissaient sur le parquet sans même le froisser; les couples tournoyaient avec une telle rapidité, qu'on aurait cru qu'un vent du nord les emportait dans ses ailes fougueuses: puis insensiblement il me sembla que tous ces corps qui tournaient devant moi, se dépouillaient, non pas de leur enveloppe de gazes, de fleurs et de satin, mais de leur enveloppe de chair, tout à l'heure si rosée et si fraîche. Oh! alors ce fut un singulier spectacle que d'entendre ces os blanchâtres craquer ensemble sous les longues robes de gaze, de voir ces bouquets de fleurs reposer sur des crânes nus et dépouillés de leur belle chevelure, de voir ces mains décharnées étreindre d'autres mains aussi décharnées, de voir enfin ces longs doigts de squelettes s'enlacer à des tailles amaigries et desséchées! Tous

les visages étaient blancs comme des lindeils! les yeux n'avaient plus de regard, les cœurs ne battaient plus, les seins des femmes ne se gonflaient plus et ne respiraient plus.. Ah! cela faisait pitié à voir, et je tremblais que ces tailles grêles et raides ne vinssent à se briser, ou que ces doigts décharnés n'eussent pas la force de les soutenir... Et cependant la valse continuait toujours, la musique était toujours aussi satanique, accompagnée qu'elle était par ce craquement d'os qui s'entrechoquaient, qui se heurtaient à chaque instant! digne accompagnement pour une telle musique...

Je sentis un doux pressement de main qui fit sur moi l'effet de l'étincelle électrique... Je me réveillai de ce long cauchemar... oh! alors, tout me revint aux yeux dans sa forme naturelle; je revis des épaules fraîches et rosées, des sourires aux lèvres, des regards enchanteurs aux yeux, des fronts d'ange sur des figures de jeunes filles, des ceintures roses et bleues qui étreignaient des tailles divines, je revis tout....

Neuf heures venaient de sonner, mais pour ne pas m'exposer à une rechute, ou, si vous le préférez, à une seconde édition de ce hideux cauchemar, je quittai le bal, non sans penser, en passant devant le cimetière, à mes compagnons de voyage de tout à l'heure, et à la valse infernale que je venais de rêver. Je franchis le parc.

Quand vous irez au bal, gardez-vous de rencontrer sur votre passage un mort que l'on conduit au champ du repos: on dit que cela porte malheur!

Les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas...

Le lendemain, le ciel était pur, la chaleur était moins étouffante, et, vers les cinq heures, une foule de voitures sillonnaient encore les rues de Valenciennes ; cette fois entraîné dans une de ces voitures rapides, placé entre un ami et sa jeune femme, j'arrivai à *ma Campagne* sans penser seulement que la veille... Ainsi sont faits les hommes !

Le bal venait de s'ouvrir, c'était un coup-d'œil ravissant, un spectacle enchanteur qui vous prenait aux yeux ; un bruissement de ces pieds qui glissaient sur le parquet, au frolement de ces robes, l'âme s'ouvrait au bonheur et au plaisir.

Hier c'était un affreux cauchemar, aujourd'hui c'est un rêve enchanteur ! Oh ! ne me réveillez pas !

Il faut avoir assisté à ces bals de campagne pour apprécier ce qu'il y a de poésie, d'entraînement, de laisser-aller, dans ces réunions où l'on dépose en entrant, comme l'on ferait d'un meuble inutile, l'étiquette, la morgue et la cérémonie ; on s'y croirait en famille, tant on y respire un parfum de bien-aise et de bonheur.

Mon ami M... me confia sa jeune femme : je dansai constamment avec elle ; mes yeux la suppliaient, et dans une *figure*, je sentis sa main répondre à l'étreinte de la mienne. Elle portait un bouquet à sa ceinture, je le lui demandai ; le jour commençait à tomber, elle ne sut pas me refuser. Dès ce moment s'établit entre nous une causerie intime, une causerie d'amour, où les battemens de cœur, les pressemens de main sont un langage, et où le silence est éloquent. Oh ! qu'il y avait d'innies jouissances dans cette sympathie de nos âmes. A neuf heures, M^{me} M. fut obligée de partir avec son mari ; en ce moment son dernier regard me fit rêver le ciel, et sans songer à l'accompagner, je restai affaissé sous le poids de mes impressions ; j'étais muet comme un saint au milieu d'une vision céleste.

Il était minuit lorsque la galoppe vint terminer dignement cette soirée délicieuse.

Que la soirée me paraissait belle ! le ciel était bleu ; je respirais un air tendre et pur ; la lune s'avancait lente et rêveuse sous son manteau d'azur ; derrière elle de grands nuages blancs, chassés par un vent frais du nord, semblables à des flocons de poussière soulevés par la reine des nuits. Sur la route je ne rencontrai que des couples joyeux, je n'entendis que de gais refrains... Pour moi, j'emportai du bonheur pour long-temps ; mais la calomnie veillait...

Deux jours après deux pas me séparaient de mon ami M..., nos fers se croisaient ; je reçus un coup d'épée à la cuisse droite qui me mit au lit pour huit jours ; M^{me} M... fut perdue pour moi ; je ne l'ai jamais revue...

Quand vous irez au bal, gardez-vous de rencontrer sur votre passage un mort que l'on conduit au champ du repos : on dit que cela porte malheur !

C. GAUBERT.

SI J'ÉTAIS, SI J'ÉTAIS....

Si j'étais la feuille que roule
L'aile tournoyante du vent..

VICTOR HUGO.

Si j'étais, si j'étais la feuille tournoyante
Que l'halcine du jour sur son aile bruyante
Emporte le long du chemin,
Pauvre feuille arrachée à ma douce vallée,
Loin du hameau natal, je viendrais, consolée,
Me poser sur ta blanche main ;

Si j'étais, si j'étais un rayon de l'aurore,
J'effleurerais ces fleurs que l'aube fait éclore ;
Mais dans l'azur seul de tes yeux,
Je viendrais refléter l'éclat de ma lumière ;
J'aimerais à briller sous ta noble paupière
Comme une étoile dans les cieux.

Si j'étais, si j'étais la brise fugitive,
Qui glisse dans les bois comme une voix plaintive,
J'irais, je courrais, volerais ;
Bien loin m'emporterait mon aile vagabonde ;
Mais, bien sûr, sur ta lèvre où le sourire abonde,
Oh ! bien sûr, je m'arrêtera.

Si j'étais, si j'étais la source fraîche et pure
Qui caresse en roulant ses rives de verdure,
Près du gazon où tu t'assieds,
Pour réfléchir tes traits, s'arrêtant sur la mousse,
Ma vague, en soupirant, voluptueuse et douce,
Viendrait folâtrer à tes pieds ;

Oh ! si j'étais pareil au jeune oiseau qui chante
Sa plainte harmonieuse aux forêts qu'il enchante,
A l'heure où décline le jour,
Alors, peut-être alors j'aurais quelque symbole,
Un soupir, un accord, une tendre parole
Pour t'exprimer tout mon amour.

LUCIEN MOLLET.

ALGER.

Je m'embarquai à Marseille le 17 novembre 1831, et le 28 du même mois, au canon de midi, je me trouvais dans la rade d'Alger. L'aspect de cette cité, dont on se faisait une idée si fictive avant la conquête, ne ressemble en rien à celui de nos villes ; aussi je contemplais avidement son vaste amphithéâtre ; j'admirais l'éclatante blancheur de ses maisons, se découpant par les terrasses et les flèche

élancées des minarets sur un ciel d'un azur inconnu en Europe, et, à droite et à gauche, parmi des bosquets et des arbres d'une végétation des tropiques, les jolies habitations de Mustapha-Pacha, d'Husseim-Dey, et ces tombeaux historiques de Bab-Eloued. Le fort l'Empereur ou Sultan-Kalassi était devant moi; mais seul il ne répondait pas à l'idée que je m'étais faite de son importance : tant il est vrai que les récits de la victoire sont toujours exagérés! Ainsi, appuyé sur le bastingage du navire, je parcourais de l'œil ce panorama vivant d'une colonie dont la prospérité nous intéresse tous, puisqu'elle peut augmenter la gloire et les richesses de la France. Dans un instant j'allais fouler cette terre qui, pendant des siècles, avait échappé aux investigations des savans, visiter ces lieux où gémirent dans l'esclavage des hommes de toutes les nations, toucher aux fers qui les retinrent loin de leur patrie, et m'initier à cette étrange civilisation de la toute puissance du glaive. Puis, mes pensées, errantes comme mes yeux, me présentaient aussi ces voiles et ces jalousies qui protégeaient tant de mystères; et mon âme, inquiète et rêveuse, semblait se relever d'un long sommeil.

Cette capitale s'étend en forme triangulaire, sur un mille et demi environ, de l'extrémité du faubourg Bab-Azoun à celui de Bab-Eloued, et, à peu près avec la même distance, de la Marine à la Cassaubak qui la couronne, et d'où semblent partir tous ces petits carrés blancs de maisons, qui se confondent ensemble sans perspective. Sa position est aussi belle que la vue dont on jouit, prise de l'intérieur, est délicieuse. De toutes les terrasses, l'œil plane sur cette immense nappe bleue foncée, enchaînée par une plage circulaire que limitent le cap Matifoux et la pointe Pescade; au-delà il découvre les lames continues de la haute mer, et les fertiles côtes qui vont à cette plaine, n'ayant elle-même de bornes que l'Atlas qui la sépare du pays des Dattes. Une de mes grandes jouissances, qui est aussi celle des indigènes, c'est de fumer la longue pipe au-dessus de ma demeure, étendu sur un tapis, lorsque le soleil disparaît à l'horizon et lance ses mille nuances orangées sur les montagnes et sur la mer. Les minarets sont parés en ce moment de l'étendard du prophète, et les marabouts, avec leurs voix sonores et accentuées, annoncent aux croyans l'heure de la prière. Alors une fraîche bise a remplacé les bouffées suffoquantes de la chaleur du jour; la vague, chassée par un vent de nord-ouest, se joue sur la grève sablonneuse et retentit au loin. Tout ce qui a vie dans la nature paraît se ranimer, et les belles captives, suivies de leurs esclaves noires aux colliers d'argent, choisissent aussi cet instant où les ombres de la nuit se projettent sur la cité mystérieuse, pour gagner les sommités de leurs retraites, dont le rideau étoilé et profond pénètre les sens d'une fraîcheur embau-

mée et lascive... Mais je m'aperçois qu'entraîné par le charme de cette digression, j'ai interrompu mon récit; je me hâte d'y revenir.

La chaloupe venait de toucher le lieu du débarquement; elle avait croisé les embarcations provisoires qui sillonnent constamment le port, et je mettais le pied sur le sol africain.

Mes émotions augmentaient à chaque pas; et, lorsqu'après avoir quitté les quais de la marine, passé la porte de France, j'entrai dans ces rues étroites et tortueuses, j'éprouvai, non pas de l'effroi, mais cet étonnement qui gêne la respiration et que fait naître la vue de tant de costumes et d'habitans si divers qu'on y rencontre à chaque pas, et surtout l'aspect de ces hommes demi-nus, à l'œil farouche, à la tête rasée et à la barbe longue, qui s'y pressent en foule dans tous les sens. Les Arabes, les Berbers ou Kabâiles, voilà les indigènes; ce sont les descendants de ces fameux Numides dont la bravoure et l'adresse à combattre étaient tant vantées autrefois. Ils ont peu changé, et, chose plus inexplicable, sans souvenir de la veille, ils perpétuent celui de leur ancienne renommée.

Du côté où furent Carthage, Hippone et Syrtha, nous sommes pour eux des *Roumi* (Romains), et ils montrent aux voyageurs les ruines de ces monumens que leurs pères ont si long-temps défendus contre les efforts de leurs vainqueurs. Guerriers téméraires, cavaliers les mieux montés et les plus adroits du monde, ils campent sous des tentes tissées en poil de chameau, se nourrissent de laitage, de fruits ou d'herbes, n'ont pour vêtement qu'une large tunique en laine blanche, et sont aussi robustes que féroces. Leurs femmes, tatouées à la manière des sauvages de l'Amérique du sud, partagent leurs fatigues et leurs dangers; on les voit courir aux combats, chargées des plus jeunes enfans, afin d'exalter la fureur des pères, et, au retour, échanger leurs faveurs contre le plus grand nombre de trophées sanglans. En général, les Arabes, Berbers ou Kabâiles, sont grands et bien faits, doués d'un caractère qui tient de l'antique; ils ont quelque chose d'orgueilleux dans le maintien qui respire l'indépendance des premiers âges.

Après eux, viennent les Maures, dont la vie est le type de l'oisiveté la plus complète. Boire le café, fumer, jouer aux échecs et s'étendre sur un doux tapis, voilà leur occupation. Il y en a qui trafiquent des produits du Levant, mais, dans leurs relations commerciales, c'est encore la même mollesse et la même insouciance; petits-fils des héros de l'Alhambra, aux costumes toujours dorés, ils conservent sous un ciel brûlant ce teint de lis qui charmait les filles de l'Espagne, mais non cette valeur qui les avait rendus maîtres et possesseurs de cette contrée. Toutefois ils forment encore cette classe distinguée qui plaît dans



ce mélange de toutes les nations, et l'on aime à rencontrer ces belles figures aux yeux bleus ou bruns, aux longs cils à moitié entr'ouverts, qui offrent un contraste si agréable au milieu de ces figures noires ou basannées, d'où s'échappent des regards brusques et sauvages.

Quant aux Turcs, ils gardent une sorte de dignité extérieure qui les fait aisément reconnaître. Soldats vaincus, ou plutôt gouvernans dépossédés, ils étaient au pays ce que nous y sommes maintenant, à cette différence près, que leurs rapports avec les indigènes étaient plus intimes par suite de l'analogie de leur langage, qui est presque le même, de la similitude des mœurs et surtout des cérémonies du culte. Leur nombre diminue de jour en jour, et ceux à qui leurs richesses ne fournissent pas les moyens de se soustraire aux persécutions auxquelles ils restent exposés, se tiennent constamment éloignés des lieux dont la fréquentation habituelle les mettrait trop en rapport avec le reste des habitans; d'où vient qu'il est impossible de les peindre. Et cependant lorsqu'on observe de près les escadrons du commandant Sidy-Jussuf-Bey, celui des premier et deuxième chasseurs d'Afrique, et le bataillon de Zouavac, on comprend ce que de tels hommes eussent fait pour notre occupation, si l'on ne s'était pas tant pressé de prononcer leur bannissement. VALENTIN

Théâtres.

Le succès de *la République, l'Empire et les Cent-Jours*, succès qui dépasse toutes les espérances, ne permet guère de donner d'autres ouvrages; cependant, dimanche dernier, nous avons assisté à *Lucrèce Borgia*, dont la représentation n'a pas été aussi satisfaisante qu'on aurait pu l'espérer. M^{me} Cosson est toujours très-dramatique dans la belle figure principale, mais, quelque talent qu'ait un artiste, il ne joue pas le drame tout seul, et M. Théodore, chargé du personnage de Gennaro, a nui beaucoup à l'ensemble de la représentation. Cet acteur, nous le répétons à regret, n'a ni la chaleur ni le naturel qu'exige l'école moderne. Il est toujours gourmé et prétentieux comme on l'était dans la vieille tragédie; il est déclamateur, en un mot, et aujourd'hui, il faut dire, et non déclamer. Bibre-Vadé s'est acquitté heureusement du rôle d'Alphonse. Il y a mis la noblesse et la tenue convenables, et si Théodore veut à l'avenir guinder un peu moins son débit, *Lucrèce Borgia* fournira encore de belles représentations.

Le spectacle a été terminé par le *Concert à la Cour*, ouvrage qui paraîtra toujours frais quand il sera chanté par M^{me} Derancourt. Il est impossible en effet de faire mieux ressortir le brillant air du carnaval, et

de rendre avec plus de goût l'air difficile du *Serment* que cette délicieuse cantatrice y a si heureusement intercallé. De doubles salves d'applaudissemens lui ont au reste témoigné toute la satisfaction des auditeurs. Le talent hors de ligne de M^{me} Derancourt ne doit cependant pas nous rendre injustes pour les autres artistes, et nous devons dire que M^{me} Valmont a été charmante dans le rôle de la signora Zerlina, qu'elle joue et chante également bien. Derancourt s'est fait justement applaudir dans son air, Germain a rendu moins nul le personnage du prince, et André a été, comme à son ordinaire, très-original sous l'habit d'*Astucio*. Il serait bien à désirer que tous les opéras du répertoire offrissent un pareil ensemble.

On annonce comme prochaine la première représentation de *Ludovic*, opéra en deux actes, où nous aurons le plaisir d'applaudir Derancourt et sa femme. Leur présence est d'un bon augure pour le succès.

On répète aussi déjà les *Enfans d'Edouard*, tragédie nouvelle de Casimir Delavigne. A propos de cet ouvrage dans lequel Dupré jouera un des principaux rôles, une espèce de protestation a été faite par un de nos confrères, contre cette distribution. Dupré, dans une lettre que sa longueur ne nous permet pas d'insérer en entier, réclame le rôle comme lui appartenant, et cite à cet effet l'extrait suivant de la *Gazette des Théâtres*, argument qui nous paraît sans réplique c'est à son zèle et à son talent à faire le reste.

« De toutes parts, on nous demande une distribution par emplois des *Enfans d'Edouard*, afin d'aller au devant de la difficulté qui s'élève relativement au rôle de Tyrrel. Ce n'est pas un premier rôle, dit-on, puisqu'il y en a déjà un dans l'ouvrage, et que d'ailleurs il n'y a pas deux titulaires de cet emploi en province. On craint que le rôle ne soit trop jeune pour un père-noble, qu'un troisième rôle y soit trop raisonneur et qu'un premier comique y manque de sensibilité, surtout au 3^e acte. Toutes ces observations sont plus ou moins fondées. Il serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir à ce sujet le dernier mot de ceux dont l'opinion serait un arrêt sans appel. En conséquence, après avoir consulté des littérateurs, des artistes désintéressés, nous nous sommes arrêtés avec eux à cette solution: Puisque, à la Comédie française, M. Joanny a été remplacé par M. Sanson dans le rôle de Tyrrel, c'est une déclaration que ce rôle rentre dans le domaine des premiers comiques, plutôt que de tout autre emploi. Le côté faible du premier comique y sera moins apparent que celui qui est pressenti chez le père noble ou le troisième rôle, et le premier comique étant généralement un comédien éprouvé, dans la force de l'âge, tous les artistes de cet emploi qui, jouent passablement le Figaro du *Mariage*, saisiront bien les nuances de Tyrrel et y seront plus convenablement placés que le raisonneur ou le père-noble. »